



HAL
open science

Mai 68 dans le monde : internationales, transnationalisme et jeux d'échelle

Emmanuelle Loyer

► To cite this version:

Emmanuelle Loyer. Mai 68 dans le monde : internationales, transnationalisme et jeux d'échelle. Drame; Patrick; Lamarre; Jean. Des sociétés en crise : une perspective globale/ Societies in crisis : A global perspective, Presses de l'Université Laval, pp.7-17, 2009, 9782763789118. hal-00972887

HAL Id: hal-00972887

<https://sciencespo.hal.science/hal-00972887>

Submitted on 22 May 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

« Mai 68 dans le monde : internationales, transnationalisme et jeux d'échelle ».

Malgré le titre volontairement affolant de ma contribution, il ne s'agit évidemment pas de dresser une cartographie exhaustive des « mouvements » de l'année 1968 mais de s'interroger sur la contemporanéité des formes de révolte dans le monde et notamment en Europe, de part et d'autre du Rideau de fer¹. D'aucuns ont souligné la véritable transgression que fut en 68 cette traversée d'une frontière à la fois idéologique et matérielle dressée dans le corps de l'Europe. Comme en 1848, l'esprit de rébellion se répandit comme une maladie contagieuse. D'où la remarque d'Hannah Arendt dans une lettre adressée à Karl Jaspers : « [...] les enfants du siècle prochain apprendront l'année 1968 comme nous avons appris l'année 1948 ». Ces deux dates auxquelles certains historiens ajouteront celles de 1989 forment une trilogie, parfois associée, de révolutions démocratiques transnationales à l'échelle européenne (et même mondiale pour 1968)².

Même si vue de Paris, - les étudiants défilent en criant « Rome, Berlin, Tokyo, Varsovie »- une même logique d'émancipation semble à l'œuvre, qu'en est-il vraiment ? Quel sens choisit-on de donner à cette simultanéité ?

En ce qui concerne l'Europe, on assiste souvent à la réification de deux images de 68 qui opposeraient d'un côté, à l'Ouest, l'insouciance, l'irresponsabilité, un lyrisme révolutionnaire fantasmé, et à la fin, de grandes vacances bienvenues qui anticipent sur une reconversion idéologique et une réussite certaine de la génération soixante-huitarde ; et à l'Est, la gravité, le tragique et la véritable Histoire, l'échec de la réforme dubcekienne se soldant par vingt ans de normalisation et une génération

¹ Ce texte a déjà été publié, sous une forme légèrement différente, en introduction d'un numéro collectif que j'ai coordonné en compagnie de Jean-François Sirinelli, « Mai 68 dans le monde. Le jeu d'échelles », *Histoire@politique*, 2008-09/12, n°6.

² Voir Timoty Garton Ash, *La Chaudière : Europe centrale, 1980-1990*, Paris, Gallimard, 1990.

intellectuelle sacrifiée³. Au delà du constat des divergences des mouvements, de leurs évidents malentendus, est-il possible d'établir une vision plus dynamique et déplacer ainsi certaines représentations parfois forcées par la logique comparative ? Sans doute, il y eut bien des incompréhensions, des contretemps et des contresens, à la mesure des contacts et même des amitiés tissés entre leaders contestataires, des lieux et des occasions de rencontre, des emprunts et le sentiment, inégalement partagé, d'influence mutuelle, de fraternité et de combat pour la liberté, quelles que soient les situations contrastées de départ⁴. « Fraternité incohérente » pour reprendre la belle expression de Paul Berman⁵? Certes, le cours de marxisme-léninisme que fit Rudi Dutschke venu discuter en avril 1968 avec les étudiants pragois de l'Université Charles fit l'effet d'une douche froide. De même, certains intellectuels gauchistes français avaient-ils conscience que leurs mots les trahissaient, passé le Rideau de fer⁶. Conformément aux orientations nouvelles de l'historiographie des années 68⁷, nous voudrions comparer les espaces de contestation, mais aussi en examiner les liens, les transferts de représentations communes et de valeurs, les logiques d'entraînement, d'imitation ; voir enfin ce qui résiste au transnationalisme et faire travailler le jeu d'échelles pour dessiner des formes nationales de révolte, sans oublier les enjeux proprement locaux et la façon dont ils s'articulent à des thèmes mobilisateurs plus vastes pour faire éclater la révolte, comme à Chicago.

³ Voir l'article récent de Jacques Rupnik, « Les deux Printemps de 1968 », *Études*, mai 2008, n°4085, p. 585-592.

⁴ Cf., pour cette vision alternative, pour laquelle plaide Georges Mink, voir son article, « Les mouvements de mars 68 en Pologne et ses liens de parenté avec la contestation dans le monde », in *Mai 68 dans le monde. Le jeu d'échelles*, *op. cit.*

⁵ Paul Berman, « Les révoltes de 68. Une fraternité incohérente ? », in François Fejtö et Jacques Rupnik (dir.), *Le printemps tchécoslovaque. 1968*, Bruxelles, Complexe, 1999, réédition, 2008, p. 267-270.

⁶ Dyonis Mascolo, « Les "deux mille mots" », *Lignes*, n°33, 1998, p.150 cité par Michelle Zancarini-Fournel, *Le Moment 68. Une histoire contestée*, Paris, Le Seuil, 2008, p. 214 : « Il m'a suffi de passer quelques jours en Tchécoslovaquie, au printemps dernier, pour comprendre qu'il me fallait refouler quelques uns des conseils en radicalisme que j'avais tout d'abord le besoin moi aussi de donner aux amis communistes tchèques ».

⁷ Michelle Zancarini-Fournel, *op.cit.*, particulièrement le chapitre « Changer d'espace, de temporalité et d'échelle : le monde, l'Europe, la France ». Voir aussi Robert Frank, « », in G.Dreyfus-Armand, R.Frank, M-F. Lévy et M.Zancarini-Fournel (dir.), *Les "années 68". Le temps de la contestation*, Bruxelles/Paris, Complexe/IHTP, 2000.

1. Internationales de la contestation : le fonds commun

Si l'on ne se résigne pas à considérer cette simultanéité des révoltes de la jeunesse comme fortuite ou - deuxième hypothèse qui est un des premiers usages politiques de l'idée d'une internationale contestataire- comme une conspiration orchestrée par Moscou, ce qui fut la vision aussi bien de Pompidou, de Raymond Marcellin que du gouvernement mexicain de Gustavo Diaz Ordaz, alors il faut bien considérer le fonds commun des discours, les attentes propres à une génération qui dessinent des Internationales politiques, idéologiques, culturelles, sociales.

Une langue politique et une bibliothèque communes.

Les étudiants des années 1960, pour les plus politisés d'entre-eux, parlent un langage commun. Il se sont forgé un lexique reconnaissable fait de marxisme révisé à l'aune de différents auteurs (de Freud à Lacan en passant par Althusser) et mâtiné de pensée anti-autoritaire, qui est lui-même le résultat d'une circulation de la pensée critique, entre importations intellectuelles, traductions et voyage d'idées⁸. Le pont intellectuel Berlin-Berkeley est par exemple particulièrement efficace en raison de l'histoire de l'École de Francfort, exilée aux États-Unis et de retour en Allemagne pour une partie d'entre-elle après la Seconde guerre mondiale. La dissémination intellectuelle agit ici pour solidariser les générations qui redécouvrent les théories de l'aliénation dans la lecture d'auteurs devenus cultes. À l'Est, existe une certaine porosité des bibliographies universitaires, pratiquée, non sans risque, par certains enseignants qui ne se contentent pas de la routine théorique du marxisme institutionnel. À l'université de Varsovie, au département de sociologie, on lit du Weber, du Paul Lazarsfeld, des fonctionnalistes, des psychanalystes ou les historiens de l'École des Annales.

Les « nouvelles gauches »

De même, politiquement, la fin des années 1950 voit émerger en Europe et aux États-Unis, une « nouvelle gauche » qui, née en Grande-Bretagne sous la houlette

⁸ Michel Trebitsch, « Voyages autour de la révolution. Les circulations de la pensée critique de 1956 à 1968 » in G.Dreyfus-Armand et alii, *Les Années 68...*, op. cit.

d'universitaires socialistes en rupture de ban, va très vite essaimer en pratiquant un double écart : les « new leftists » révisent le marxisme de leurs aînés et sa focalisation sur la classe ouvrière ; ils s'émancipent des structures traditionnelles de la gauche institutionnelle, socialiste ou communiste, pour créer des petits partis qui s'affirment tantôt autour d'organisations syndicales – le Students for Democratic Society aux États-Unis ou le Sozialistischer Deutscher Studentbund allemand– tantôt autour de revues – *Socialisme ou Barbarie, Arguments* en France, ou autour de formations extraparlimentaires comme l'Apo en Allemagne. Dans le contexte de la Grande Coalition entre socialistes et chrétiens-démocrates, de délégitimation du SPD (en raison même de la Coalition) et de lutte contre la législation d'urgence, l'Apo est créé en 1966 dans un mouvement de méfiance antipartisan, de refus de la politique institutionnelle et de spontanéisme citoyen ; le syndicat étudiant allemand fondé en 1946, le SDS, opère un même mouvement de démarcation par rapport à son organisation souche, le SPD, après le tournant réformiste de Bad-Godesberg en 1959. En Allemagne comme en Grande-Bretagne, les « New Lefts » prennent en charge la protestation anti-nucléaire précoce dans ces pays dès la fin des années 1950; au Japon, la Zengakuren, fédération d'étudiants japonais née en 1948 dans l'orbite du Parti communiste, conquiert son indépendance en 1960 dans les combats contre le renouvellement du traité d'alliance avec les États-Unis. En France, on notera le rôle de passeurs des intellectuels désencartés du Parti communiste après 1956 et le contexte particulier de la Guerre d'Algérie qui précipite une mobilisation étudiante de l'UNEF, découvrant alors dans l'action, une large autonomie par rapport à un parti communiste jugé timoré sur la question algérienne.

Évolutions macro-sociologiques communes

Ces évolutions macro-politiques communes renvoient ou accompagnent des conditions macro-sociologiques déjà bien inventoriées⁹ : une nouvelle société post-industrielle produisant des conflits spécifiques, une culture de masse juvénile, la modernisation accélérée des économies, une période de paix depuis 1945, la menace atomique, l'institution académique également bouleversée et déstabilisée par l'afflux de nouvelles cohortes, résultat un peu partout d'une scolarisation plus longue.

⁹ Voir Isabelle Sommier, « Les processus de diffusion des révoltes juvéniles », in « Mai 68 dans le monde. Le jeu d'échelles », *op. cit.*

Évidemment à ces données générales s'ajoutent des variables qui bigarrent le paysage : la présence ou pas d'un héritage colonial, le poids de l'histoire et de la mémoire de la Deuxième guerre mondiale, la nature de l'État au pouvoir. Néanmoins, d'après Eric Hobsbawm, on a là typiquement un effet de génération, exposée au même événement ou « non-événement » dans l'absence de guerre, et qui nourrit paradoxalement un désir d'en découdre, un imaginaire guerrier qui n'est pas étranger au succès de la cause tiers-mondiste parmi les jeunes Européens et Américains¹⁰. Pour la France, le rejeu de la mémoire de la guerre de 1939-1945 est assez claire dans un groupuscule gauchiste comme la Gauche prolétarienne qui naît à l'automne 1968 et s'inscrit bientôt dans le paysage politique comme « de nouveaux résistants », nom qu'il donne à sa branche armée à partir de 1970 : la « Nouvelle résistance populaire »¹¹. De ce fonds idéologique et social commun, les contestataires trouvent des ressources subversives communes, à l'Ouest, la critique du capitalisme et de la culture de masse aliénante, à l'Est, la dénonciation de la bureaucratie socialiste et le manque de liberté, qui permettent d'imaginer une Internationale de la contestation. Celle-ci est saisie le 13 juin 1968 dans une étonnante photo de famille qui réunit, lors d'une émission à la BBC présentée par Robert Mac Kenzie, « Students in Revolt », des leaders de toute l'Europe, Daniel Cohn-Bendit et Alain Geismar pour la France, Tariq Ali pour la Grande-Bretagne, Karl-Dietrick Wolff pour la RFA et Jan Kaven pour la Tchécoslovaquie parmi d'autres insistant pour ne pas se présenter comme de petits chefs mais des « haut-parleurs » de la parole collective¹². Réelle ou imaginaire, cette internationale existe en tout cas comme ressource politique pour affirmer que l'on n'est pas seul mais au contraire que chaque action locale ou nationale avance, en solidarité avec ce qui se passe ailleurs, parfois très loin, dans le monde.

2. Les circulations en 1968.

Phénomène transnational, le mouvement des années 1968 se caractérise par une forte circulation non seulement des thématiques mais des formes politiques, des

¹⁰ Voir l'ouvrage récemment publié d'Isabelle Sommier, *La violence révolutionnaire*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, « Contester », 2008.

¹¹ Cf. Emmanuelle Loyer, « Sous les pavés, la Résistance », dans B.Garnier, J-L Leleu, J.Quellien, A. Simonin, *Pourquoi résister ? Résister pour quoi faire ?*, Caen, Le Mémorial de Caen, 2006.

¹² Martin Klimke and Joachim Scharloth (eds), *1968 in Europe, A History of Protest and Activism, 1956-1977*, Palgrave/Macmillan, 2008.

répertoires d'action - comme les nomme la théorie de mobilisation des ressources¹³ - qui vont fortement identifier la contestation des années 1960 par rapport à ses aînées.

Import/export de nouvelles formes politiques

En effet, cette génération (s'il faut garder le singulier) politique se montre fort inventive dans la conception de nouveaux modes d'agir, en recyclant parfois des techniques politiques élaborées dans d'autres contextes. Ainsi, les étudiants américains vont pratiquer les grandes marches, les *sit-in*, les boycotts, moyens non-violents expérimentés par le mouvement des droits civiques depuis le milieu des années 1950. Ils y ajoutent leurs propres actions : les *teach-in*, séances de discussion égalitaire à l'intérieur de l'université, mais aussi lorsque le refus de la guerre du Vietnam se fait plus véhément, les séances d'autodafés des livrets militaires. Les « marches de Pâques » anti-nucléaires britanniques de la fin des années 1950 s'exportent dans toute l'Europe du Nord-Ouest. Du côté français, on redécouvre les charmes de l'action directe, venue du patrimoine politique du syndicalisme révolutionnaire et anarchisant de la première CGT. Rebaptisée en Mai 68 « action exemplaire », cette tactique vise à créer une brèche dans le tissu social et l'édifice institutionnel. Même éphémère, elle montre que le pouvoir n'est pas inébranlable tout en en démasquant son caractère répressif. Détournements, happening, perturbation de rituels – comme en 1966, lorsque les « Provos » hollandais lancent des bombes fumigènes sur le cortège du mariage royal¹⁴ - prises de parole intempestives, humour tous azimuts : là est peut-être le véritable signe distinctif de ces mouvements divers qui empruntèrent tous, plus ou moins, à l'avant-garde esthétique situationniste ou surréaliste. Sans doute l'humour ravageur d'un Cohn-Bendit ne repose pas sur les mêmes attendus et n'atteint pas les mêmes effets que l'ironie mise en scène par Milan Kundera dans *La Plaisanterie*, un livre publié en 1968. L'autre versant distinctif de ces années politiques, c'est la violence légitimée par l'objectif révolutionnaire, celle qui se déploiera plus tard dans des formes plus ou moins abouties de terrorisme, mais qui juste avant 1968 a peut-être le visage et le corps de ces jeunes Japonais casqués,

¹³ Cf. Charles Tilly, « Les origines du répertoire de l'action collective contemporaine en France et en Angleterre », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, octobre 1984, p. 89-108.

¹⁴ Voir Nicolas Pas, « Images d'une révolte ludique. Le mouvement néerlandais Prov en France dans les années soixante » dans G.Dreyfus-Armand et alii, *Les Années 68...*, op. cit.

gantés, munis de longues perches de bambous et armés de cocktails Molotov, samouraï de l'action politique, dont l'image transmise sur les télévisions du monde entier, impressionne la rétine des contestataires occidentaux. Car il faut évidemment rappeler l'omniprésence, désormais, de cet environnement médiatique qui entre dans un registre nouveau, en enregistrant et transmettant quasi en temps direct les événements du monde entier. La jeunesse, en tout cas occidentale, est munie de l'appareillage technico-médiatique de base que sont les transistors, la télévision, les tourne-disques et l'on voit bien, notamment en mai 1968 à Paris, l'importance cruciale et nouvelle de la radio dans le métabolisme des manifestations.

Les « grands récits » des années 1968.

Tous les études montrent à quel point la circulation de la contestation et le rassemblement d'une nouvelle gauche reposent sur le vecteur essentiel que fut la lutte contre la guerre du Vietnam, véritable apprentissage politique pour une fraction de la jeunesse. Comment un événement et une lutte si fondamentalement liés au contexte américain peuvent-ils être saisis par des groupes sociaux et nationaux si divers, si éloignés de ces préoccupations pour fonder un engagement politique fort ? Au delà de la banalité du constat, il faut s'interroger sur cette étrange appropriation. La transformation du récit topique de la lutte au Vietnam en enjeu politique local repose sans doute sur l'étonnante plasticité de cette référence qui, en plus de coaguler l'anti-impérialisme à l'anti-capitalisme, semble s'accommoder facilement de déclinaisons locales et sociales. La résistance à la guerre se combine souvent avec des revendications universitaires aux États-Unis, au Japon ou en Italie : à Columbia, c'est le refus de voir s'installer sur le campus des politiques de recrutement pour le Vietnam qui met, entre autres, le feu aux poudres le 23 avril 1968. Le combat pacifiste est par ailleurs entrelacé, aux États-Unis, au mouvement anti-ségrégationniste sans se confondre avec lui. Les leaders noirs soutiennent la lutte contre la guerre ce qui permet des alliances, néanmoins fragiles. En Allemagne et au Japon, le refus de la guerre et le soutien aux Vietnamiens permettent d'exprimer un anti-américanisme d'autant plus virulent que les bases américaines situées dans ces deux pays, vaincus de la Seconde guerre mondiale, expriment à ciel ouvert l'impérialisme américain. Celui-ci est rendu intolérable au Japon où il utilise les installations locales pour ses actions au Vietnam, comme il l'avait fait pour la Corée

quinze ans plus tôt. En France, le combat contre la guerre ravive la mémoire nationale douloureuse de son propre impérialisme en Indochine, doublée de celle, plus intime encore, du récent conflit algérien. Le Vietnam, dans un mélange d'élan tiers-mondiste et de culpabilité, est alors le terrain de lutte entre le Parti communiste et les organisations gauchistes diverses qui, à travers l'institution du Comité Vietnam national et des comités Vietnam de base, vont se faire concurrence et pratiquer une tactique de surenchère. Même à l'Est où on estimait que le thème vietnamien était inexistant en raison de l'américanophilie de principe dans l'opposition au système communiste, des historiens ayant eu accès aux archives désormais ouvertes, trouvent des traces d'une solidarité avec les luttes anti-impérialistes du Vietnam. Dans ce cas précis, en Pologne par exemple, les jeunes étudiants substituent un internationalisme romantique, existentiel, partisan à la routine officielle de l'Internationale communiste figée dans son rituel vieillissant et autoritaire. Ce récit commun met en scène de grands regroupements comme par exemple, en février 1968, un grand rassemblement se produit à Berlin sous l'égide du SDS de Rudi Dutschke. Il va servir de plate-forme de rencontres, de discussions et de nouvelles pratiques manifestantes, qui se réexportent ensuite dans les divers terrains de lutte : certains des « Nanterrois », fondateurs du mouvement du 22 Mars, sont présents en février 1968 à Berlin.

D'autres récits servent également de révélateur-cristallisateur à une politisation de la jeunesse : ce que venue des États-Unis, on a nommé « contre-culture » n'est pas l'apanage de l'Europe de l'Ouest. Au Mexique, Paco Ignacio Taïbo II raconte comment lui et les siens avaient baigné dans un bouillon politico-culturel dans le Mexique des années 1960 où « la magie de la révolution cubaine et la résistance vietnamienne » étaient liées à une musique (Joan Baez, Bob Dylan) à des films, des livres, des quêtes amoureuses et un désir d'absolu où tout se tenait¹⁵. De même à l'Est aussi, l'activité des ciné-clubs, le décalé d'une tenue vestimentaire, l'audition à la radio de musiques rock occidentales soutenaient, plus qu'on ne l'a dit, une volonté de faire évoluer le régime. La « nouvelle vague tchèque » montrée dans les cinémas d'art et d'essai du Quartier latin témoigne de ce moment de circulations fortes de références artistiques communes.

La Révolution culturelle, initiée par Mao en Chine en 1966, et les gardes rouges fascinent les imaginaires et incarnent la justesse de la rébellion : « On a raison de se

¹⁵ Paco Ignacio Taïbo II, 68, Paris, éditions L'Échappée, 2008, p. 22 et suivantes.

révolter ». Face aux hiérarchies établies, aux adultes et aux inégalités de ce monde, les litanies du Président Mao forment la bande-son d'une jeunesse qui donne un sens à sa vie en voulant changer le monde. Finalement, comme le dit Jean-Paul Sartre à propos du Vietnam, « l'effet essentiel qu'a eu cette guerre sur les militants européens et américains, c'est qu'elle a élargi le champ de lutte du possible ¹⁶ ».

Passeurs, colporteurs, traducteurs.

Au delà du constat de ces circulations et de ces transferts, il nous reste à nous demander comment de telles rencontres sont possibles, quelles sont les caractéristiques socio-démographiques des passeurs, quelles sont les ressources déployées pour le convaincre de l'intérêt d'une telle rencontre et a fortiori d'alliance, et encore, quels sont les moyens mis à disposition pour y parvenir¹⁷. Cette micro-sociologie des militants, on peut la voir esquissée dans l'itinéraire d'un Rudi Dutschke, une trajectoire entre l'Est et l'Ouest, comme environ 5% des étudiants de Berlin-Ouest qui, au début des années 1960, viennent de l'Est, animés d'un anti-communisme aussi ferme que leur anti-capitalisme. Pour prendre un autre exemple de « colporteur », Daniel Cohn-Bendit, médiateur de contestation entre la France et l'Allemagne, élevé dans un bilinguisme et à cheval entre deux cultures, exprime à sa manière cet ethos transfrontalier lorsqu'après le 22 mai 1968, interdit de retour sur le territoire français, il organise une conférence de presse en France à la barbe de la police et de l'administration française, signifiant une fois pour toutes qu'aucune frontière ne l'arrêtera ni n'arrêtera la Révolution ! Comme lui, une petite mais efficace colonie d'étudiants allemands à Paris effectue des voyages militants et contribue à la circulation des références contestataires.

De part et d'autre du Rideau de fer, le passage est plus difficile mais il existe : les liens familiaux ou des amis complices permettent d'aller à Paris. Ainsi voyagera la

¹⁶ Jean-Paul Sartre, « Sartre par Sartre », *Situations IX*, Gallimard, 1972 cité par Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Paris, Paris/Bruxelles, Complexe/Le Monde diplomatique, 2005, p. 87.

¹⁷ Ce genre d'enquête a été mené pour l'étude du mouvement altermondialiste. Voir Isabelle Sommier, Olivier Fillieule, Eric Agrilkoliansky, *Généalogie des mouvements altermondialistes en Europe. Une perspective comparée*, Aix-en-Provence, Karthala, 2008.

plupart des leaders du mouvement de 68 : Adam Michnik, Karol Modzelewski pour la Pologne, Petr Uhl, Vaclav Havel pour la Tchécoslovaquie qui, lors de leurs séjours à l'étranger, fréquentent les centres politico-littéraires de l'émigration comme à Paris, le groupe autour de la revue *Kultura* de Jerzy Giedroyc.

Récemment, un travail universitaire s'est penché, dans une optique de micro-histoire, sur le transfert de culture contestataire à travers le passage clandestin de la Pologne à la France de la « Lettre ouverte au Parti ouvrier polonais » de Jacek Kuron et Karol Modzelewski, écrite en 1965, traduite et éditée dans des brochures trotskystes en 1966 et qui devient en 1968 un texte référent de la culture contestataire¹⁸. En effet, que découvre-t-on ? Tout d'abord, que les militants à Paris et à Varsovie ont des lectures communes, des références communes et des itinéraires en partie convergents : la judaïté de nombre d'entre-eux, qui s'ancre le plus souvent dans une Europe orientale où le judaïsme a pu se convertir en messianisme révolutionnaire, des cultures familiales ancrées parfois tragiquement dans la Seconde guerre mondiale et qui se réinvestissent chez les fils dans les luttes des années 1960 ; une même structure générationnelle entre des « aînés », marqués par la guerre d'Algérie, côté français, par le mouvement réformiste d'Octobre 1956, côté polonais, et des « benjamins » qu'ils contribuent à politiser. Cette homologie socio-biographique partielle facilite les contacts et la circulation. Celle-ci s'effectue sous la houlette trotskyste. Et c'est un deuxième enseignement de cette contribution qui étudie la réception de ce document dans le champ de la politique gauchiste en constitution en France entre 1966, date de création de la LCR et de l'UJC-ml, et 1968. On y perçoit très bien les formes de concurrence auxquelles se livrent les officines gauchistes, avides de s'approprier un texte, qui les renforcerait dans leur identité encore fragile. La LCR qui encadre la circulation matérielle et intellectuelle du texte affermit ainsi son internationalisme et justifie une discours d'unité internationale dans la lutte à la fois anti-bureaucratique et anti-impérialiste.

3. Styles nationaux de la révolte et jeux d'échelle

¹⁸ Martha Kirszenbaum, *1968 de Varsovie à Paris : transferts, réceptions et occurrences du mouvement étudiant polonais dans la contestation universitaire parisienne*, Mémoire de Master 2, IEP de Paris, direction Emmanuelle Loyer, 2008.

Pour autant et pour finir, les logiques de diffusion de la révolte étudiante à l'échelle internationale sont reçues spécifiquement par chaque pays. C'est ainsi qu'on observe des styles nationaux de la contestation : en France et plus encore en Italie, la présence d'un Parti communiste fort permet une mobilisation ouvrière relativement absente ailleurs. En France, elle accompagne le mois de Mai en lui donnant sa singularité mythique – la grève générale des travailleurs et étudiants - même si celle-ci fut relativement éphémère. En Italie, la secousse étudiante qui dure jusqu'en 1969 est suivie par une période longue, le « Mai rampant », de conflictualité ouvrière tout à fait exceptionnelle dans l'histoire sociale contemporaine. Au Japon, la durée d'occupation des universités ainsi que la violence du mouvement et de sa répression singularisent la saga de la Zengakuren. En Allemagne, la précocité de la contestation s'explique par la singularité du combat contre la législation d'urgence, qui forme autant que la lutte contre la guerre du Vietnam et avant elle, le fonds du mouvement de politisation des étudiants et de la gauche extra-parlementaire. Le conflit de génération y est aussi plus dramatique qu'ailleurs dans la mesure où il met en jeu une culpabilité et une violence à l'échelle des crimes perpétrés sous le nazisme et dont les fils demandent raison aux pères.

L'intérêt de l'étude de la Grande-Bretagne des années 1960 est celle d'une situation en creux. En Grande-Bretagne en effet, point de Mai 68, au sens classique du terme, alors tous les ingrédients semblent être présents : mobilisation anti-nucléaire précoce et constitutive d'une nouvelle gauche intellectuelle stimulante, afflux d'étudiants et bouleversement de l'institution universitaire, mémoire de l'impérialisme britannique et présence dans les universités d'étudiants politisés issus de l'ancien Empire, revendications universitaires sur le « Student Power » dans les années 1960. Moins nombreux qu'ailleurs par rapport à leur classe d'âge, les étudiants britanniques sont séparés entre institutions prestigieuses et instituts plus récents de formation plus courtes, les *Polytechnics*. Mais l'essentiel reste que le train de mesures libérales très progressistes pour l'époque – dépenalisation de l'Homosexualité (1967), légalisation de la contraception et de l'avortement (1967), abaissement de l'âge légal de la majorité de 21 à 18 ans (1968), abolition de la peine de mort (1969)- passées dans les années 1960 par le gouvernement travailliste, ainsi que la naissance d'une

puissante contre-culture particulièrement apte à politiser les expressions, peuvent expliquer l'absence de cristallisation protestataire en Grande-Bretagne¹⁹.

Enfin, faire concrètement travailler le jeu d'échelles peut signifier la redécouverte d'un facteur local sous-estimé, comme à Chicago par exemple, durant le printemps 1968²⁰ : l'activisme des étudiants afro-américains qui vont épouser l'idéologie nouvelle des Black Panthers (créés en 1966) et exprimer des revendications séparatistes : demande de cours d'histoire noire, embauche de professeurs issus de la minorité noire, stopper l'expansionnisme des universités dans les quartiers populaires à dominante ethniques – problème qui se pose aussi à Columbia gagnant sur Harlem-, création de fraternités noires...Le mouvement des droits civiques et la lutte contre la guerre du Vietnam ne sont pas absents de cette fresque mais ils sont recyclés localement dans d'autres termes par des acteurs qui ne sont pas les étudiants blancs du SDS. Dans la cas de Chicago, les récits communs de la révolte transnationale, notamment le combat anti-impérialiste, ont été altérés et réappropriés par des acteurs liés à la deuxième phase du mouvement des droits civiques, beaucoup plus tendue et violente, pour accoucher de conflits spécifiques à l'enjeu racial local. C'est dire, pour terminer, qu'il y a des circulations, des thèmes de mobilisation et des répertoires devenus communs mais que chaque pays, voire chaque ville peut produire un espace de contestation et une temporalité de la révolte qui lui sont bien particuliers. Ces derniers ne s'avèrent lisibles et compréhensibles qu'en pratiquant le changement de focale. Ou en tout cas, on y voit autre chose. C'est finalement cet autre chose que j'ai tenté de pourchasser, persuadée, avec d'autres, qu'il reste beaucoup à trouver, à dire et à penser sur la dynamique des années 1968.

Emmanuelle Loyer, Centre d'Histoire de Sciences-Po, Paris.

¹⁹ Voir Marie Scot, « Y eut-il un Mai 68 en Grande-Bretagne ? », in « Mai 68 dans le monde. Le jeu d'échelles », *op. cit.*

²⁰ Voir la thèse de Caroline Rolland-Diamond, « Au delà du Vietnam : Chicago 1968 et l'autre mouvement étudiant-lycéen », in « Mai 68 dans le monde. Le jeu d'échelles », *op.cit.*

